

L'avortement de la Nahda (extraits de : Samir Amin, *Le monde arabe dans la longue durée*)

Modernité et Renaissance européenne

La modernité est fondée sur le principe que les êtres humains, individuellement et collectivement font leur histoire et que pour le faire ils ont le droit d'innover, de ne pas respecter la tradition. Proclamer ce principe c'était opérer une rupture avec le principe fondamental qui régissait toutes les sociétés pré-modernes, y compris bien entendu celle de l'Europe féodale et chrétienne. Ce principe appelait à renoncer aux formes dominantes de légitimation du pouvoir – dans la famille, dans les communautés au sein desquelles sont organisés les modes de vie et de production, dans l'Etat – fondées jusqu'alors sur une métaphysique, généralement d'expression religieuse. Elle implique donc la séparation entre l'Etat et la religion, une laïcisation radicale, condition de déploiement des formes modernes de la politique.

La modernité est née avec cette proclamation. Il ne s'agissait pas d'une re-naissance, mais d'une naissance tout court. La qualification de Renaissance que les Européens eux mêmes ont donné à ce moment de l'histoire est donc trompeuse. Elle est le produit d'une construction idéologique selon laquelle l'Antiquité gréco-romaine aurait connu le principe de modernité, enseveli pendant le « Moyen Age » (entre la modernité antique et la nouvelle modernité) par l'obscurantisme religieux. Perception mythique de l'Antiquité qui fonde à son tour l'eurocentrisme, par lequel l'Europe prétend hériter de son passé, « retourner à ses sources » (d'où Re-naissance), alors qu'en fait elle opère une rupture avec sa propre histoire.

La naissance concomitante de la modernité et du capitalisme n'est pas le produit du hasard. Les rapports sociaux propres au nouveau système de production que constitue le capitalisme impliquaient la liberté d'entreprise, celle de l'accès aux marchés, la proclamation du droit intangible à la propriété privée (« sacralisée »). La vie économique, émancipée de la sorte de la tutelle du pouvoir politique qui caractérisait les régimes antérieurs à la modernité, s'érige en domaine autonome de la vie sociale, mu par ses seules propres lois. Le capitalisme substitue à la détermination traditionnelle de la richesse par le pouvoir un rapport de causalité inverse faisant de la richesse la source du pouvoir.

La Nahda arabo islamique

La Renaissance européenne était le produit d'une dynamique sociale interne, la solution apportée aux contradictions propres à l'Europe de l'époque par l'invention du capitalisme. Par contre ce que les Arabes ont appelé, par imitation, leur Renaissance – la *Nahda* du XIXe siècle – ne l'était pas. Elle était la réaction à un choc externe. L'Europe que la modernité avait rendu puissante et conquérante exerçait sur le monde arabe un effet ambigu, à la fois d'attraction (admiration) et de répulsion (par l'arrogance de sa conquête). La Re-naissance arabe prend son qualificatif au pied de la lettre. Elle pense que si, comme les Européens l'auraient fait (c'est ce qu'ils disent eux mêmes), les Arabes « retournaient » à leurs sources, un moment avilies, ils retrouveraient leur grandeur. La *Nahda* ne sait pas en quoi consiste la modernité qui fait la puissance de l'Europe.

Ce n'est pas ici le lieu de revenir sur les différents aspects et moments du déploiement de la *Nahda*. Je me contenterai de dire brièvement que la *Nahda* n'opère pas les ruptures nécessaires avec la tradition qui définissent la modernité. La *Nahda* ne saisit pas ce que signifie la laïcité, c'est à dire la séparation entre la religion et la politique, condition pour que la politique devienne le domaine de l'innovation libre, donc de la démocratie au sens moderne. La *Nahda* croit pouvoir lui substituer une relecture de la religion purgée de ses dérives obscurantistes. Et jusqu'à ce jour les sociétés arabes sont mal équipées pour comprendre que la laïcité n'est pas une « spécificité » occidentale, mais une exigence de la modernité. La *Nahda* ne

comprend pas ce que signifie la démocratie, entendue justement comme le droit de rompre avec la tradition. Elle reste donc prisonnière des concepts de l'Etat autocratique ; elle appelle de ses vœux un despote « juste » (*al moustabid al adel*) – pas même « éclairé ». Et la nuance est significative. La *Nahda* ne comprend pas que la modernité produit également l'aspiration des femmes à leur libération, exerçant par là même leur droit d'innover, de rompre avec la tradition. La *Nahda* réduit en définitive la modernité à l'apparence immédiate de ce qu'elle produit : le progrès technique. Cette présentation volontairement simplifiée ne signifie pas que son auteur ignore les contradictions qui se sont exprimées dans la *Nahda*, ni que certains penseurs d'avant garde aient eu conscience des défis réels de la modernité, comme Kassem Amin en ce qui concerne l'importance de la libération des femmes, Ali Abdel Razek de celle de la laïcité, Abdel Rahmane Kawakibi du défi démocratique. Mais aucune de ces percées n'a été suivi d'effets ; au contraire la société arabe a réagi en renonçant à poursuivre dans les voies indiquées. La *Nahda* n'est donc pas le moment de la naissance de la modernité en terre arabe, elle est celui de son avortement.

Dans son livre magnifique, *Les Arabes et la Shoah*, Gilbert Achcar décortique les écrits de Rachid Reda, le dernier maillon de la chaîne de la *Nahdah* en dérive. Reda écrit dans les années 1920, inspire les Frères Musulmans dès l'origine. L'Islam qu'il propose, qualifié de « retour aux sources », est rigoureusement vide de pensée. Islam conservateur de convenance et d'affirmation communautaire, ritualiste. L'adhésion de Reda et des Frères Musulmans au wahabisme, expression tout également haineuse à l'égard de toute velléité de pensée critique, qui ne répond guère qu'aux exigences d'une société archaïque de nomades, annonce l'Islam politique.

Limites et contradictions de la modernité

La modernité qui s'est déployée sous les contraintes limitantes du capitalisme est, de ce fait, contradictoire, promettant beaucoup plus qu'elle ne peut produire et générant de ce fait des espoirs inassouvis. Cette rupture amorcée en Europe au cours des XVI-XVII et XVIIIe siècles, n'est en aucune manière « achevée », ni dans ses lieux de naissance, ni ailleurs.

L'humanité contemporaine est donc confrontée aux contradictions de cette modernité – la seule que nous connaissions jusqu'ici – qui n'est que la modernité amorcée par l'étape capitaliste de l'histoire. Le capitalisme et sa modernité sont destructeurs de l'être humain, réduit au statut de marchandise porteuse de la force de travail. Par ailleurs la polarisation à l'échelle mondiale que véhicule l'accumulation du capital à cette échelle annule pour la majorité de la population humaine – celle des périphéries du système – toute perspective de satisfaction des besoins que la modernité promet. Pour les grandes majorités cette modernité en question est tout simplement odieuse. Son rejet est donc violent. Mais rejeter est un acte négatif. Les insuffisances des projets alternatifs annihilent l'efficacité de la révolte et finalement l'inscrivent dans la soumission de fait aux exigences du capitalisme et de la modernité qu'on prétend refuser. L'illusion principale s'alimente de la nostalgie du passé pré-moderne. Cette nostalgie a ses défenseurs tant dans les centres que dans les périphéries du système. Dans les premiers la nostalgie du passé peut passer pour rêverie sans grande portée, expression conservatrice et moyen pour les repus d'atténuer les dangers de la revendication émancipatrice des victimes du système, réduisant ainsi la modernité à un patchwork incohérent mêlant vestiges manipulés du passé et exigences du présent. Mais dans les périphéries la posture passéiste procède d'une révolte violente et justifiée, dont elle n'est qu'une forme névrotique et impuissante, parce que tout simplement elle est fondée sur l'ignorance de la nature du défi de la modernité.

Le passéisme s'exprime dans des langages divers, généralement ceux d'une interprétation religieuse intégriste ou fondamentaliste, masquant en fait une option conservatrice conventionnelle, ou ceux de l'ethnicité parée de vertus spécifiques transcendant les autres dimensions de la réalité sociale – les classes entre autre. Le dénominateur commun à toutes ces formes est leur attachement à une thèse culturaliste en

vertu de laquelle religions et ethnies seraient caractérisées par des spécificités transhistoriques qui définiraient des identités intangibles. Sans fondement scientifique, ces postures n'en sont pas moins mobilisatrices de masses marginalisées et désemparées par les destructions de la modernité capitaliste. Mais elles sont par là même des moyens efficaces de manipulations qui s'inscrivent dans des stratégies confortant la soumission de fait à la dictature conjointe des forces dominantes dans la mondialisation capitaliste et de ses courroies de transmission locales et subalternes. L'Islam politique est un bel exemple de ce mode de gestion dans le capitalisme périphérique. En Amérique latine et en Afrique la prolifération de « sectes » obscurantistes d'origine para protestantes soutenues par les appareils nord américains pour faire barrage à la théologie de la libération manipule le désarroi des exclus et leur révolte contre l'Eglise officielle conservatrice .

Les peuples musulmans et l'Islam ont une histoire, tout comme ceux des autres régions du monde, qui est l'histoire d'interprétations diverses des rapports entre la raison et la foi, celle des transformations et des adaptations mutuelles de la société et de sa religion. Mais la réalité de cette histoire est niée non seulement par les discours eurocentriques, mais tout également par les mouvements contemporains qui se réclament de l'Islam. Les uns et les autres partagent en effet le même préjugé culturaliste en vertu duquel les « spécificités » propres aux différentes trajectoires des peuples et aux religions qui sont les leurs seraient de nature intangible, incommensurable et transhistorique. A l'eurocentrisme des occidentaux l'Islam politique contemporain n'oppose qu'un eurocentrisme inversé.